

**Janine Ricouart et Roseanna Dufault, Daniel Castillo Durante,
Alain Roy**

Claudine Potvin

Numéro 119, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37141ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (2005). Compte rendu de [Janine Ricouart et Roseanna Dufault, Daniel Castillo Durante, Alain Roy]. *Lettres québécoises*, (119), 46–47.

Janine Ricouart et Roseanna Dufault (dir.), *Les secrets de la Sphinx. Lectures de l'œuvre d'Anne-Marie Alonzo*, Montréal, Remue-ménage, 2004, 222 p., 21,95 \$.

Ne tirez pas sur la sphinx

Une tête de femme sur un corps de lionne, une poète « incontournable », un jardin au milieu du désert.

Il y a déjà maintenant plus de dix ans que *Voix et Images* consacrait un dossier à Anne-Marie Alonzo (1994, n° 56) et cinq ans que *Lettres québécoises* (2000, n° 98) reprenait la trajectoire de l'écrivaine. La collection que nous proposent Janine Ricouart et Roseanna Dufault tombe donc à pic. D'entrée de jeu, trois textes d'Hélène Cixous, de Catherine Mavrikakis et d'Alonzo elle-même, accompagnés d'un entretien, servent d'introduction à une dizaine d'études. Reprenant l'expression d'Alonzo, Cixous compare cette dernière à une sculpture : « donc martelée, ciselée, née des coups et du morcellement, tirée du marbre, extraite, levée, façonnée » (p. 17), image de l'écriture d'Anne-Marie Alonzo dans toute sa monumentalité, inscrite dans la pierre, entre les fleurs du jardin, la rigidité et la souplesse des mots.

LA LETTRE AVANT TOUT

L'entrevue de Janine Ricouart porte sur un ensemble de lettres d'Anne-Marie Alonzo adressées à une douzaine de destinataires (comédiennes, écrivaines, journaliste, danseuse, chanteuse) bien connues de la scène artistique québécoise. Ces lettres publiées dans *L'immobile* renvoient au travail autobiographique de l'écriture, au mouvement et à la fixation, à la rencontre de l'intime et du public de même qu'au pacte entre l'auteure et la spectatrice. À juste titre, Julie Leblanc qualifie la pratique épistolaire dans son étude de la correspondance d'Anne-Marie Alonzo et de Denise Desautels d'« instance autobiographique et dialogique », de « jeu de séduction » et de texte de jouissance. Leblanc insiste sur le fait que « [à] l'instar des autres formes de littérature intime, la correspondance privée peut être traitée comme un acte de présentation de soi [...] non seulement destinée à peindre le sujet dans son intimité, mais aussi à communiquer avec autrui... » (p. 160). Si la lettre suppose donc l'absence du moi à l'autre, elle signifie simultanément un appel privilégié à et de l'autre, une certaine présence du dehors en soi. Ancrée dans un contexte sociologique et historique, comme le montre la lecture sociocritique de Roseline Tremblay, la lettre, l'(auto)-portrait, conduit par ailleurs au cri du corps souffrant, à l'intériorisation de la perte d'un corps et d'un objet aimés, ce que Carlos Seguin examine à partir de la métaphore médicale. Ce n'est donc pas par hasard que Ricouart clôt (ou ouvre) le livre sur une lettre à l'auteure, lettre qui rappelle le choix de l'écriture, le choix de la vie. Ce n'est pas par hasard non plus que « La leçon de lecture » de Lucie Joubert, mise en scène au Festival de Trois, ressemble à une lettre au grand public, un échange, une confiance, une reconnaissance.



ENTRE LA MÈRE ET LA FILLE. LE MOUVEMENT

Le rapport mère-fille domine l'œuvre d'Anne-Marie Alonzo. Celita Lamar, qui étudie ce corps à corps à travers la gestuelle dramatique, pose que

[I]andis que Veille représente tout le désir d'une fille de posséder une mère aimée jusqu'à la folie, une mère objet de sa passion, Une lettre rouge orange et ocre transforme cette mère en sujet, lui donnant la parole afin qu'elle puisse exprimer sa propre souffrance. (p. 135)

Cet équilibre précaire entre la mère et la fille contient précisément la tension entre le corps figé et l'esprit mobile (le « comment parler de la danse » de Cara Gargano), tout autant que, comme le souligne Louise Forsyth, le jeu entre l'action dramatique et l'immobilité, le glissement entre le « je » et le « elle », entre la performance, la création, la révolte, la mobilité des mots et le silence. C'est par ailleurs le rôle métaphorique et symbolique que jouent la marche et les « arabesques féminines » dans le désert que Michèle Bacholle-Boskovic associe à « la libération du corps immobile » (p. 82). Le visuel situe donc le texte en dehors de la stagnation, dans un espace qui se veut mouvant, migrant.

SEXUALITÉ. POLITIQUE. LITTÉRATURE

Selon Roseanna Dufault, l'écriture lesbienne nierait également le corps immobile en ce qu'elle représenterait un geste politique qui déplace alors le handicap. Lucie Lequin interroge précisément dans son essai le lieu du politique et de l'éthique chez Alonzo. Toutes ses images « parlent politique, qu'il s'agisse des méfaits de la guerre, du racisme, des petites discriminations ou des *petites violences* » (p. 51). L'intime, le pays, le souvenir, l'exil appellent la collectivité, l'autre, d'où la force et l'« incontournable », selon l'expression d'André Brochu, du drame et du texte auquel *Les secrets de la Sphinx* rend hommage avec bonheur.

Daniel Castillo Durante, *Les dépouilles de l'altérité*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Documents », 2004, 216 p. 25 \$.

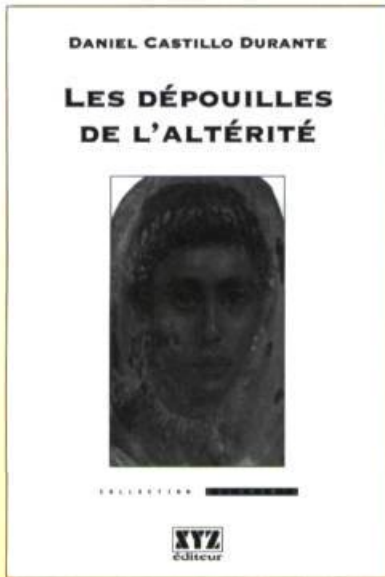
Recycler l'autre

Six pieds sous terre : la « pétrification du langage ».

Dépouilles, abattoirs, dépotoirs, déchets, ordures, rebuts, détritus, restes, rejets, clichés, autant de représentations et de « signes » familiers à Daniel Castillo Durante, autant de lieux et de pratiques hantés par la répétition du même, la perte, l'anonymat, la mélancolie de l'étranger évoqués dans *Les dépouilles de l'altérité*. Castillo Durante offre ici un regard novateur sur la problématique de l'altérité, « l'enjeu le plus important de notre siècle, car jamais les différences [...] n'ont été aussi marquées » (p. 114).

LES TIROIRS DE L'ALTÉRITÉ

L'ouvrage de Castillo Durante repense l'altérité en termes de langage et de logique stéréotypale, d'anonymat ou de refus de la copie, de sexualité et de



séduction, de guerre et de paix, d'esthétiques visuelle et littéraire. De l'Irak à Machu Picchu, du Mexique aux États-Unis, de Flaubert à Rulfo, de Kafka à Laferrrière, de Robbe-Grillet à Pessôa, de Sarmiento à Sabato, des Indiens des Andes aux portraits du Fayoum, etc., l'auteur des *Dépouilles* recrée un collage dans lequel l'altérité sous-entend l'implosion de l'identitaire. Trois pôles dominent la réflexion critique posée sur l'autre : en premier lieu, l'anonyme, qui tend à ouvrir « un espace alternatif d'altérité face au côté pré-construit, ankylosé et piégé

d'avance de la dialectique entre le même et l'autre » (p. 74); puis l'image du passeur (le passage, la circulation, le transfert, le regard, le promeneur) qui conditionne l'altérité ; en dernier lieu, l'image et la parole mettant en place une écriture de la perte, une parole autosacrificielle et mélancolique propre à toute société mercantile.

DE L'ANONYME AU MÉLANCOLIQUE

Castillo Durante soutient que l'auteur n'est que ce passeur au service de l'anonyme, car « [é]crire revient donc à faire parler l'anonyme de la langue. La langue ne peut jamais signer, elle fait passer des voix qui n'appartiennent à personne » (p. 66). L'altérité ne connaît que le changement, ajoute Castillo, et la mélancolie « occupe dès lors ces lieux vacants que la mémoire migrante s'efforce en vain de maintenir intacts. C'est dans ce cadre que l'étranger devient un *grand mélancolique* » (p. 200). À la limite, les arts visuels et la littérature demeurent condamnés à ne se représenter que sous forme de recyclage de ces dépotoirs ouverts de la « civilisation » occidentale. Il faut lire *Les dépouilles de l'altérité* pour déterrer l'autre en nous.

Alain Roy, *Gabrielle Roy. L'idylle et le désir fantôme*, Montréal, Boréal, coll. « Les Cahiers Gabrielle Roy », 2004, 276 p., 25,95 \$.

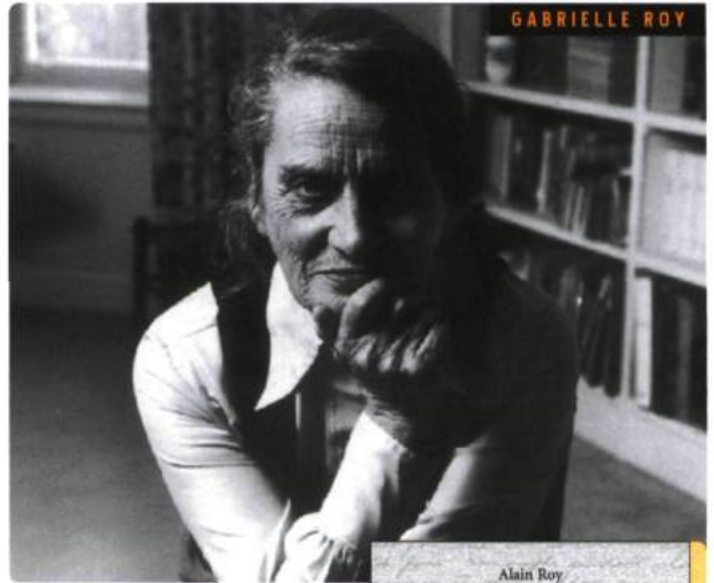
La saga de Gabrielle Roy

Entre *Bonheur d'occasion* et *La petite poule d'eau*, le temps de changer le monde et le désir de se refaire un style.

Il semble bien qu'on n'en finira jamais de redécouvrir cette grande écrivaine qu'est Gabrielle Roy. Dans *Gabrielle Roy. L'idylle et le désir fantôme*, Alain Roy tient pour acquis que l'auteure a vécu entre les années 1947 et 1950 une véritable métamorphose qui l'a amenée à repenser ce qui deviendra le principe moteur de son écriture. Ce dernier « avance ici l'hypothèse que cette expérience,

loin de représenter un simple changement de manière, constitue l'une des préoccupations majeures de l'œuvre et peut-être même sa loi profonde » (quatrième de couverture).

TEMPORALITÉ ET FICTION



Alain Roy classe l'œuvre en quatre sous-ensembles textuels, lesquels se chevauchent sur plusieurs plans (narratif, stylistique, thématique, etc.) : 1. l'œuvre interrompue (*Bonheur d'occasion*) ou l'œuvre du désir ; 2. l'œuvre recommencée (*La petite poule d'eau*) ou la tentation de l'idylle, soit le désir atténué ; 3. l'œuvre autobiographique (*La Détresse et l'Enchantement* et *Le temps qui m'a manqué*) ou réalité et artifice ; 4. textes-échos de *Bonheur d'occasion* (« La tempête », *La rivière sans repos*, « De la truite dans l'eau glacée », et l'épisode amoureux de *La Détresse et l'Enchantement*). Alain Roy s'intéresse avant tout à ces derniers textes puisque ceux-ci jouent un rôle particulièrement significatif dans l'œuvre de l'écrivaine. En effet, selon le critique, leur grand intérêt consiste à offrir « des lieux d'observation privilégiés pour mieux comprendre la nature du conflit créateur qui, chez Gabrielle Roy, semble ressortir aux déchirements de l'être entre les exigences du désir et la tentation idyllique de surmonter ces exigences » (p. 26).

AUX PORTES DU DÉSIR

C'est précisément à partir du motif du désir (menace, maîtrise de soi/de l'autre, contact/baiser, agression/viol, pulsion de mort, appropriation, défaite, folie) qu'Alain Roy élabore une dynamique binaire entre les reculs et les avancées de l'idylle d'une part, et la pulsion sexuelle de l'autre chez les protagonistes. Certes, il semble bien que la tension se résorbe chez Gabrielle Roy dans le désir d'écriture et la démarche autobiographique. Or, malgré la rigueur et l'intérêt de *Gabrielle Roy. L'idylle et le désir fantôme*, l'étude n'en suggère pas moins une certaine réduction de ce désir à quelques fantasmes primaires qu'il faudrait sans doute mieux définir. Néanmoins, l'épanchement vaut tout de même le détour.

